

THÉÂTRE

Vertiges

Nasser Djemaï

Texte et mise en scène **Nasser Djemaï**

Dramaturgie **Natacha Diet**

Avec **Fatima Aibout, Clémence Azincourt, Zakariya Gouram, Martine Harmel, Issam Rachyq-Ahrad, Lounès Tazaïrt**

Production Compagnie Nasser Djemaï / Production exécutive MC2:Grenoble / Coproduction MC2:Grenoble / Théâtre des Quartiers d'Ivry / Centre dramatique national du Val-de-Marne / Le Grand T, Théâtre de Loire-Atlantique / Le Granit, Scène nationale Belfort / MCB° Bourges / Maison des arts du Léman, Thonon / Théâtre Château Rouge, Annemasse / Théâtre du Vellein, Villefontaine / Théâtre de la Croix-Rousse, Lyon / Le Théâtre de Rungis / Les Salins, Scène nationale de Martigues / Le CENTQUATRE-PARIS / Avec le soutien de la Chartreuse-CNES Villeneuve-lez-Avignon / Maison des métallos, Paris / Théâtre 13, Paris / Théâtre du Chevalet, Noyon / Groupe des 20 théâtres en Île-de-France / Groupe des 20 Auvergne-Rhône-Alpes / Les Théâtrales Charles Dullin / Théâtre Gérard Philipe de Champigny-sur-Marne / Caisse des dépôts / Avec l'aide à l'écriture du Centre national du livre / Ce texte est lauréat de la Commission nationale d'Aide à la création de textes dramatiques – ARTCENA / La Compagnie Nasser Djemaï est en convention triennale avec la DRAC Auvergne – Rhône-Alpes / la Région Auvergne – Rhône-Alpes / Elle est soutenue par le Département de l'Isère / la Ville de Grenoble / Cette œuvre a bénéficié de l'aide à la production et à la diffusion du Fonds SACD Théâtre / Éditeur Actes Sud-Papiers

Mars 2018

Mardi 13 à 20h

Mercredi 14 à 20h

> durée : 1h50

> lieu : Théâtre du Port nord

> tarifs : 7 à 24 €

Renseignements et réservations

Tél: 03 85 42 52 12

billetterie@espace-des-arts.com - www.espace-des-arts.com



© JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Vertiges

Texte et mise en scène **Nasser Djemaï**

Dramaturgie **Natacha Diet**

Avec **Fatima Aibout, Clémence Azincourt, Zakariya Gouram, Martine Harmel, Issam Rachyq-Ahrad, Lounès Tazaïrt**

Assistant à la mise en scène **Benjamin Moreau**

Lumière **Renaud Lagier**

Son **Frédéric Minière**

Vidéo **Claire Rougnan**

Scénographie **Alice Duchange**

Costumes **Benjamin Moreau**

Régie générale et plateau **Lellia Chimento**

Régie lumière **Pierrick Gigand**

Régie son, vidéo **Nicolas Perreau**

Décor (construction) **Atelier MC2:Grenoble**

Costumes (confection) **Atelier MC2:Grenoble**

Production Compagnie Nasser Djemaï / Production exécutive MC2:Grenoble / Coproduction MC2:Grenoble / Théâtre des Quartiers d'Ivry
Centre dramatique national du Val-de-Marne / Le Grand T, Théâtre de Loire-Atlantique / Le Granit, Scène nationale Belfort / MCB° Bourges /
Maison des arts du Léman, Thonon / Théâtre Château Rouge, Annemasse / Théâtre du Vellein, Villefontaine / Théâtre de la Croix-Rousse,
Lyon / Le Théâtre de Rungis / Les Salins, Scène nationale de Martigues / Le CENTQUATRE-PARIS / Avec le soutien de la Chartreuse-CNES
Villeneuve-lez-Avignon / Maison des métallos, Paris / Théâtre 13, Paris / Théâtre du Chevalet, Noyon / Groupe des 20 théâtres en Île-de-
France / Groupe des 20 Auvergne-Rhône-Alpes / Les Théâtrales Charles Dullin / Théâtre Gérard Philipe de Champigny-sur-Marne / Caisse
des dépôts / Avec l'aide à l'écriture du Centre national du livre / Ce texte est lauréat de la Commission nationale d'Aide à la création de textes
dramatiques – ARTCENA / La Compagnie Nasser Djemaï est en convention triennale avec la DRAC Auvergne – Rhône-Alpes / la Région Au-
vergne – Rhône-Alpes / Elle est soutenue par le Département de l'Isère / la Ville de Grenoble / Cette œuvre a bénéficié de l'aide à la pro-
duction et à la diffusion du Fonds SACD Théâtre / Éditeur Actes Sud-Papiers

LE PROPOS - Nasser Djemaï

Vertiges est une montée de fièvre, sans doute une infection oubliée dans les abîmes de l'histoire. Plongé au cœur d'une cité, dans un microcosme familial, notre regard observe cette inéluctable montée de température, jusqu'à l'implosion et la délivrance.

Les images recèlent leur lot de fantasmes. Aussi réalistes qu'elles puissent paraître, elles maintiennent une part de faux-semblant. Ces images silencieuses parlent maladroitement d'une réalité qui constitue pourtant le quotidien de ces familles d'origine étrangère, devenues françaises pour des raisons oubliées.

L'une d'elles a décidé d'ouvrir ses portes. Elle se présente comme le porte-parole d'une situation sociale on ne peut plus concrète. Elle offre par ce geste la symbolisation d'une méprise. Les interprétations péjoratives et caduques sont légion. Qui sont ces individus portant le sceau d'une faillite sociale ? N'y a-t-il dans leur existence que maladresse et bassesse ? Faut-il embellir les choses pour supporter le regard ? Les enfants de la défaite portent au fond de leur âme toutes ces interrogations : en effet, que transmettre de glorieux ? Quel regard sur ses parents ? Comment participer à l'écriture de notre roman national, éviter la place assignée uniquement aux chapitres de la violence, la terreur ou l'échec ? Comment se projeter vers un avenir qui ressemblerait aux enfants de la terre d'accueil et non aux enfants de la honte ?

L'imaginaire que cette famille tente de consolider n'est pas le sien propre, il appartient à toute conscience collective digne de ce nom. Cette tribu restant unie dans les tourments, se renforçant au fil des oppositions et qui finit toujours par rester soudée, c'est l'image de la patrie qui se tient à ses racines, qui les examine pour mieux saisir son identité. Le propos *Vertiges* est une montée de fièvre, sans doute une infection oubliée dans les abîmes de l'histoire. Plongé au cœur d'une cité, dans un microcosme familial, notre regard observe cette inéluctable montée de température, jusqu'à l'implosion et la délivrance.

Cette fable, à la fois drôle et cruelle, proposée à travers *Vertiges*, consiste simplement à prendre place dans la vie de cette famille, une famille orpheline de sa propre histoire, essayant de colmater les fissures d'un navire en plein naufrage. Elle fait mine d'ignorer le spectateur car elle sait qu'il saura comprendre. Elle ne veut rien lui expliquer, elle veut simplement continuer à exister, c'est-à-dire continuer cette quête du sens, cette quête de soi, dans un monde en pleine mutation.

Car il y avait là quelque chose qui se taisait et qui donne un sens à l'ensemble. Ce quelque chose, c'est la vie qui n'est vie que parce qu'elle est amour. La liberté de continuer à dire : je t'aime. Sans jamais souffler un traître mot de tout cet amour. Cette force profonde, capable de plonger dans les entrailles de la honte, du silence, capable de percer ces poches d'infections et éliminer ces abcès d'incompréhension. Cette force nécessaire pour comprendre enfin qu'il n'y a rien à rattraper, rien à rétablir, rien à racheter, rien à justifier, rien à regretter, qu'il s'agit maintenant de réinventer une nouvelle époque, un nouveau monde, peut-être une nouvelle religion ?

NOTE D'INTENTION

Il existe des mondes parallèles, tout près de chez nous, comme des poches gorgées de particules encombrantes, sans cesse irriguées par un trop plein d'incompréhension. Ces kystes urbains perçus aujourd'hui comme des prisons à ciel ouvert, des ghettos. C'est là que mes parents vivent, c'est là, entre autres, que j'ai grandi...

Lorsque nous sommes arrivés en 1987, on venait de la campagne, isolés de tout. L'hiver était particulièrement redouté avec le froid, la baisse de lumière, l'humidité, l'isolement, sans moyen de transport... J'ai toujours vu les murs de la maison dégouliner d'eau, et une bataille entre frères et sœurs pour une place proche du poêle à mazout. Nous vivions dans une petite maison d'ouvriers, à côté de la mine de ciment où travaillait mon père. On était très loin de « l'ami Ricoré », la campagne ce n'est pas donné à tout le monde...

On ne connaissait pas la ville et comme le personnage de Louise Wimmer, dans le film de Cyril Menegun, l'arrivée dans ces cités a été vécue par toute la famille comme une véritable délivrance. Enfin on se sentait en sécurité, on était au chaud toute l'année, on pouvait faire les courses tous les jours, aller chez le médecin, le pharmacien. Pour les enfants un peu plus âgés, on pouvait gagner un peu d'argent en travaillant au marché, aller à la piscine, à Carrefour, au cinéma, utiliser une cabine téléphonique, jouer au foot dans un vrai stade, boire un coca dans un bar et écouter de la bonne musique en jouant au baby-foot, au flipper, trouver facilement des pièces pour sa mobylette, s'habiller un peu à la mode, tout ça sans faire 10 km à chaque fois...

La fin d'une époque.

Nous y avons vécu plusieurs années sans problème, avec même un sentiment de légèreté. Mais au fur et à mesure, le chômage a fini par gangréner ces quartiers et 28 ans plus tard, les choses ont terriblement changé. Tous ceux qui ont eu la possibilité de partir l'ont fait ; peu à peu un glissement de population s'est opéré. Aujourd'hui il y a des familles très heureuses qui s'en sortent très bien, d'autres doivent se battre au quotidien pour survivre. Enfin certains ont fait le choix de se murer dans une quête identitaire et spirituelle en se coupant du monde.

Les banlieues, les cités, les ZUP, les ZEP, les quartiers, quartiers sensibles, quartiers populaires. Ces endroits où beaucoup de fantasmes se projettent, où les peurs se cristallisent, toutes ces appellations, ces identités flottantes, qui en disent long sur la difficulté de nommer « la chose ».

Nasser Djemaï

BIOGRAPHIE

Nasser Djemaï / auteur et metteur en scène

Nasser Djemaï auteur et metteur en scène Diplômé de l'École Nationale Supérieure de la Comédie de Saint-Etienne, et de la Birmingham School of Speech and Drama en Grande-Bretagne, Nasser Djemaï se perfectionne à la British Academy of Dramatic Combat. Il y a acquis une expérience théâtrale européenne. Il a été dirigé par Hettie McDonald et Frank McGuinness dans *The Storm* d'Alexandre Ostrovsky au Théâtre Almeida à Londres. De retour à Paris, il poursuit sa formation d'acteur auprès de metteurs en scène comme Joël Jouanneau, Philippe Adrien, Alain Françon.

Il est lauréat du prix Sony Labou Tansi des lycéens théâtre francophone 2006-2007 pour *Une étoile pour Noël* (Actes Sud-Papiers, 2006).

Après *Une étoile pour Noël* ou *l'ignominie de la bonté* et *Les vipères se parfument au jasmin*, deux spectacles où il tient à la fois le rôle d'auteur et d'interprète, en 2011 il a créé à la MC2:Grenoble *Invisibles* autour de la mémoire des Chibanis, ces hommes originaires d'Afrique du nord.

Janvier 2014 : *Immortels*, sa quatrième pièce est créée au Théâtre Vidy-Lausanne et éditée — comme ses précédents textes — aux éditions Actes Sud-Papiers. Il obtient trois nominations aux Molières 2014 pour *Invisibles*, ainsi que le Prix Nouveau Talent Théâtre 2014 de la SACD (Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques).

Vertiges est son cinquième texte.

Nasser Djemaï est artiste associé à la MC2:Grenoble.

Zakariya Gouram / interprète

Il suit les cours de l'École du Passage avec Niels Arestrup, Josiane Stoleru, Jerzy Klezyk, Paul Golub et Gilles Galliot. Il intègre ensuite l'ENSATT de la rue Blanche à Paris, où il se forme auprès de Jacques Kraemer, Geneviève Rosset, France Rousselle, Xavier Marcheski et Gérard Lartigau. Il parfait sa formation en travaillant avec Madeleine Marion, Ariane Mnouchkine, Élisabeth Chailloux et le Tg STAN. Il a par ailleurs animé divers stages sur *Richard III* de Shakespeare, *Because You're Mine* de David Keen et *Une vie bouleversée* d'Etty Hillesum.

Depuis 1991, il mène, en parallèle à son travail de comédien, un travail de recherche sur l'art de la mise en scène, de l'acteur et de l'interprétation au sein de la compagnie R.I.D.E.A.U. jusqu'en 1996, puis avec sa propre compagnie, Sacré Théâtre, fondée l'année suivante avec Leila Adham, en résidence au Théâtre Rutebeuf de Clichy.

Au cinéma et à la télévision, il tourne dans de nombreux films et téléfilms.

Lounès Tazaïrt / interprète

Après avoir été ajusteur en usine puis animateur à l'Office Municipal de la Jeunesse d'Aubervilliers, Lounès Tazaïrt est machiniste au Théâtre de la Commune lorsqu'il a « le choc » du théâtre. Il rejoint alors l'école du Centre Dramatique de la Courneuve avant que les rôles ne s'enchaînent. Il a notamment joué dans les mises en scène de Régis Santon, *Fille de...*, de Patrick Pineau, de Stéphane Olivié-Bisson, *Sarcelles sur Mer*, d'Hélène Darche, *L'Algérie en éclats*, d'Ahmed Khoudi, de Jean Maissonave, *La Cuisine*, d'Akli Tadjer, de Kader Boulaouanne, de Gabriel Garran, d'Ahmed Bouffetout, de Philippe Adrien, *Cami*.

Auteur, il signe quatre one man show : *Le fils du dessert*, *Les Salades à Malek*, *Habib birthday*, *Le Maghreb de canard*.

Au cinéma et à la télévision, il tourne sur les deux rives de la Méditerranée : dans *Fort Saganne* d'Alain Corneau, *Le gone du Chaâba* de Christophe Ruggia, *Viva Laldjérie* de Nadir Mokneche, *Le secret de Fatima* de Karim Benshala, *L'ennemi intime* de Florent-Emilio Siri, *Le noir te (vous) va si bien* de Jacques Bral...

En 2011, il rencontre Nasser Djemaï qui le dirige pour la création d'*Invisibles*.

Fatima Aibout / interprète

Après une formation sur le terrain en chant, danse et théâtre, elle joue sous la direction de Cary Rick dans *Mikrokosmos*, *Léonce et Lena*, de Philippe Adrien dans *La légende de Wagadou* et de Gabriel Garran dans *Lumières pour l'Algérie* et *Femmes Algériennes écrivains*. Elle a travaillé également avec Bartabas dans *Opéra équestre*, *Mazeppa*, Antoine Bourseiller dans *L'oiseau de lune*, Hélène Hamon Foul Ivanoun et Jean-Gabriel Nordmann dans *J'ai oublié...*

Elle signe également les mises en scène de deux spectacles : *Le Tatou*, *Fremd* et travaille en tant que comédienne pour le cinéma, la télévision et la radio.

Issam Rachyq-Ahraq / interprète

Diplômé du Conservatoire National de Bordeaux et de l'École Régionale d'Acteurs de Cannes, il commence sa carrière théâtrale sous la direction de Nadia Vonderheyden et de Catherine Marinas. Il joue par la suite dans les créations *J'ai 20 ans qu'est ce qui m'attend ?* de Cécile Backès, *Illuminations* de Ahmed Madani, *Ô vous frères humains* d'Alain Timar. Au cinéma, il tourne dans *Tout simplement*, première fiction interactive d'Alexandre Lutz et dans les courts métrages de Géraud Pineau et Mohammed El Kathib, à la télévision, dans les fictions 8 et des poussières de Laurent Teysier et *Autopsie d'un mariage blanc* réalisée par Sébastien Grall.

Il mène en parallèle de sa carrière de comédien des activités de pédagogue auprès des plus jeunes.

Clémence Azincourt / interprète

Diplômée de l'École Professionnelle Supérieure d'Art Dramatique du Nord Pas-de-Calais, Clémence Azincourt fait ses premières armes de comédienne auprès des metteurs en scène Stuart Seide dans *La Bonne âme du Se-Tchouan*, Stéphanie Loïk dans *La Supplication*.

Également assistante à la mise en scène, elle collabore notamment au théâtre avec Gildas Milin dans *Toboggan* et pour l'opéra avec Jean-François Sivadier dans *Eugène Onéguine*.

En 2013, elle entame une collaboration avec Nasser Djemaï et interprète le rôle de Linda dans son quatrième spectacle *Immortels*, autour de l'adolescence et du deuil.

Martine Harmel / interprète

Après des débuts dans la chanson, Martine Harmel se consacre à la danse. Soliste au Ballet Théâtre Joseph Rusillo à Paris, elle danse sur les plus grandes scènes classiques en France (Théâtre du Châtelet, Théâtre National de Chaillot...) et à l'international. Elle sera également danseuse étoile au sein des Ballets de Paris Janine Charrat.

Danseuse et comédienne, elle collabore principalement avec Azzedine Bouayad, avec lequel elle fonde et dirige le Théâtre de la Danse Martine Harmel, devenu en Corps et en Jeu. Chorégraphe, elle collabore avec les metteurs en scène Georges Bonnaud, Claudia Stavisky, Andrzej Seweryn, Michel Lopez, Jean-Marie Lejude, Jean-Claude Durand, Maurice Attias, Marie-Do Fréval, Antoine de Staël...

Sa pièce *Dali Folies*, créée à l'espace Pierre Cardin en 1999, tournera six années durant en France, en Europe, en Russie et en Chine.

Pédagogue, elle est notamment professeur à l'École du Théâtre National de Chaillot de 1988 à 2003. Elle propose également de nombreux stages, ateliers et masterclass aux professionnels du spectacle au sein de en Corps et en Jeu ou d'autres compagnies partenaires.

REVUE DE PRESSE

LE MONDE | BRIGITTE SALINO | 25.01.2017

Une société en pièces

Deux créations, *Vertiges* et *Melancholia Europea*, rendent compte de nos temps troublés, avec des fortunes diverses.

Comment rendre compte de la société dans laquelle on vit ? Deux nouveaux spectacles répondent à cette question, qui travaille le théâtre depuis toujours, mais prend une dimension particulière dans les périodes troublées, comme la nôtre : *Vertiges*, de Nasser Djemaï, et **Melancholia Europea**, de Bérangère Jannelle. Ces spectacles viennent d'être créés à la MC2 de Grenoble et vont partir en tournée. Le 21 janvier, on pouvait les voir tous les deux, et c'était édifiant. En passant de l'un à l'autre, on mesurait le grand écart qu'il peut y avoir entre la tentative et l'échec, ou la réussite, selon la façon dont on traite son sujet, et les spectateurs.

Vertiges nous fait entrer dans une famille « orpheline de sa propre histoire », comme l'écrit Nasser Djemaï, qui sait de quoi il parle. Né à Grenoble en 1971, il a grandi dans une maison d'ouvriers, à côté de l'usine de ciment où travaillait son père, venu d'Algérie. La maison était froide, mal isolée, et loin de tout. Dans le programme du spectacle, Nasser Djemaï écrit que ce fut « une véritable délivrance » de quitter cette maison et d'aller vivre dans une banlieue, en 1987. Parce qu'il faisait chaud dans l'appartement, qu'on pouvait sortir et se mêler à la vie de la cité, alors légère. Puis le chômage a gagné du terrain, et les choses se sont dégradées, petit à petit. Aujourd'hui, la cité n'a plus rien à voir avec ce qu'elle était. Les parents de Nasser Djemaï y vivent toujours. Lui en est parti. Il a appris le théâtre, est devenu comédien, puis auteur.

« Les kystes urbains »

Pour écrire *Vertiges*, il ne s'est pas contenté de ce qu'il connaissait. Il a enquêté, dans des associations, des maisons de quartier, et aux abords des mosquées, où il a parlé avec des jeunes et des vieux, des femmes et des hommes. Cette démarche avait déjà été la sienne pour deux de ses précédentes pièces, *Invisibles* et *Immortels*, qui lui ont valu une belle reconnaissance. Dans *Invisibles*, Nasser Djemaï mettait en scène trois chibanis – « cheveux blancs », en arabe – qui voudraient retourner « au pays », mais n'y vont que deux mois par an, obligés qu'ils sont de vivre en France pour toucher leur complément de retraite. Dans *Immortels*, il se penchait sur le sort d'adolescents perdus après la mort accidentelle d'un de leurs amis.

Entrons dans la famille de *Vertiges*. Le père, à la retraite et malade des poumons, rêve de finir de construire sa maison « au pays ». La mère n'y croit plus : avec le temps, toute sa vie s'est concentrée dans l'appartement du 8e étage. Leur fille Monia travaille dans des cantines. Leur fils - Hakim est au chômage, malgré son diplôme d'informatique. Quant à Nadir, l'aîné, il a quitté la cité depuis longtemps. Il dirige une entreprise, il a une femme et deux petites filles qui ne voient jamais leurs grands-parents. A l'appel de sa soeur, il vient dans sa famille. Et tout éclate, entre les rires et les larmes.

Nasser Djemaï a une grande qualité : il ne démontre rien, il montre ce qui se passe, aujourd'hui, dans ce qu'il appelle « les kystes urbains ». Sa pièce touche au cœur du problème : l'identité, personnelle, sociale et nationale. Pas telles qu'on en débat, mais telles qu'on les vit au quotidien, quand on est marqué par l'exclusion et la honte. Ce pourrait être pesant, c'est drôle, juste, sensible. Nasser Djemaï, qui signe la mise en scène du spectacle, dirige les comédiens d'une manière naturelle : ils sont dans leur salon-cuisine, entre eux, dirait-on, et se laissent regarder par les spectateurs, à qui, pas un instant, ils ne donnent une leçon. On les aime d'autant plus. (...)

LA TERRASSE | MANUEL PIOLAT SOLEYMAT | 24.01.2017

Vertiges

Hakim, Mina, Nadir, leur mère, leur père, leur voisine. Ils sont six et nous ouvrent les portes de leur quotidien. Après *Invisibles*, Nasser Djemaï tient le cap de son théâtre sensible et politique. Un théâtre profondément touchant, qui s'attache à rendre visible une France oubliée.

Les vertiges dans lesquels nous plonge le théâtre de Nasser Djemaï ne reposent pas sur des maels-troms ou des tremblements de terre. Mais sur des tranches de vie tout à fait ordinaires, si ce n'était qu'elles viennent éclairer – à travers les petites choses du quotidien – des pans de notre société habituellement laissés à l'obscurité. Des « vies minuscules », pour reprendre l'expression de Pierre Michon, qui dévoilent dans la dernière création de l'auteur et metteur en scène (associé à la MC2:Grenoble et au Théâtre des Quartiers d'Ivry) l'histoire d'une famille française d'origine maghrébine. Mina (Clémence Azincourt), Hakim (Issam Rachyq-Ahrad), leurs parents (Fatima Aibout et Lounès Tazaïrt), leur voisine (Martine Harmel) mènent une existence modeste dans une cité de banlieue. Un jour, Nadir (Zakariya Gouram), le frère aîné ayant réussi en dehors du milieu familial, fait son retour pour quelque temps parmi les siens.

Les « vies minuscules » d'une cité de banlieue

Le risque de ce genre de chroniques sociales est de tomber dans le folklore et les stéréotypes. C'est précisément ce qu'évite Nasser Djemaï avec cette proposition d'une grande subtilité qui creuse le sillon de l'intime pour parler d'une France souvent réduite à des fantasmes. « Je me demande si ça existe les familles normales ? », s'interroge Hakim face aux secousses et aux dissensions que fait naître le retour de Nadir. C'est la question qui traverse *Vertiges** de part en part, à l'occasion de situations investissant les thèmes de la différence, des conditionnements sociaux, de la quête de soi, du poids des traditions... La normalité est, à bien des égards, une idée vaine. Cette idée, Nasser Djemaï la dépasse pour laisser s'imposer celle de légitimité. Il le fait, accompagné par des interprètes remarquables, tel un peintre pointilliste : par petites touches, sans thèses ronflantes. Ce spectacle est un geste politique qui compte. Un geste qui participe à inclure d'autres visages et d'autres trajectoires dans l'imaginaire de notre roman national.

L'HUMANITÉ | JEAN-PIERRE LÉONARDINI | 6.02.2017

L'identité n'est pas un héritage

La chronique théâtre de Jean-Pierre Léonardini

Créée du 11 au 28 janvier à la MC2:Grenoble, la cinquième pièce de Nasser Djemaï, *Vertiges*, tourne jusqu'en mai, en attendant la saison prochaine, au calendrier déjà chargé. C'est justice tant est grande la richesse émotive de cet auteur (né en 1971), qui ne cesse de mettre en jeu son origine à des fins d'élucidation sensible. On n'a pas oublié ses *Invisibles* (2011), où l'on voyait de vieux travailleurs immigrés rêvant au pays, condamnés à demeurer en France pour ne pas perdre leur maigre retraite. Cette fois, c'est au cœur de la famille que ça se passe. Nadir (Zakariya Gouram) revient après une longue absence dans l'appartement où le père malade (Lounès Tazaïrt) bat doucement la campagne, livré aux soins hasardeux de la mère (Fatima Aïbout), de la jeune soeur (Clémence Azincourt) et du frère cadet (Issam Rachyq-Ahrad), tandis que la voisine du dessus (Martine Harmel), figure silencieuse, erre dans les lieux... En deux heures d'horloge, tout est magnifiquement signifié sur « la vie dans les cités », comme on dit à la télévision à grand renfort d'experts en sociologie.

Nadir veut bien faire, prendre les choses en main pour mieux soigner le père et sortir les siens d'une sorte de fatalisme en autarcie. Peine perdue. Chacun s'avère englué dans les circonstances et ce fils devenu comme étranger en sera pour ses frais jusqu'à la mort du père, qui donne lieu à une scène de réconciliation bouleversante au cours du rite funéraire. Chez Nasser Djemaï, qui écrit juste et dru, le metteur en scène est à hauteur égale. Les interprètes, dans leurs partitions respectives, atteignent au meilleur degré de vérité possible. C'est qu'au fond tout se vit, dans ce huis clos, au nom de l'amour qui ne peut se dire dans ses acceptions multiples qui souffrent à se rencontrer. Le théâtre décrypte ici à la perfection, sur un mode affectif nerveux, l'épineux dilemme des identités, dont des mots de Mahmoud Darwich, en exergue de l'oeuvre, rappellent que « le présent les déchire ». Et le poète ajoute : « L'identité n'est pas un héritage, mais une création. Elle nous crée, et nous la créons constamment. J'essaie d'élever l'espoir comme on élève un enfant. Pour être ce que je veux, et non ce que l'on veut que je sois. »

SCENEWEB | STÉPHANE CAPRON | 02.2017

Vertiges, la symphonie familiale de Nasser Djemaï

Loin des clichés sur la banlieue, la dernière pièce de Nasser Djemaï parle d'une famille française issue de l'immigration, dont le fils aîné a réussi à s'en sortir grâce à l'ascenseur social. Une pièce émouvante, actuellement en tournée en France.

Nadir (Zakariya Gouram) c'est un peu le « blanc » de famille. Il a quitté la banlieue pour les beaux quartiers et même si son mariage est sur le point de capoter, il est père de deux magnifiques petites filles et dirige une entreprise. Lorsqu'il revient s'occuper pour quelques jours de son père malade (exceptionnelle interprétation de Lounès Tazairt), il est face à un monde qui n'est plus tout à fait le sien, face à des fantômes. C'est le choc des cultures. Son frère (Issam Rachyq-Aharad) et sa soeur (Clémence Azincourt) n'ont plus grand-chose en commun avec lui. Sa mère (magnifique Fatima Aibout) tente de tenir à bout de bras le foyer dans lequel erre une voisine (Marine Harmel). Nadir est comme un intrus dans sa propre famille.

Entre réalisme et fantastique, la vie dans cet appartement bascule. Les meubles en formica vacillent dans la

scénographie d'Alice Duchange, les images vidéo de Claire Roygnan s'incruster dans les plaies à vif. « Tu as mis le feu dans ma tête » lui lance sa mère désespérée. Face au père qui souhaite revoir une dernière fois son pays de naissance, Nadir intransigeant déclare avec brutalité « Ce n'est plus mon pays ».

Nasser Djemaï a mis beaucoup de lui dans l'écriture de cette pièce. Il nous fait entrer en toute simplicité dans cette famille qui est un peu la sienne, dans ce quartier qui est « un grand théâtre » comme le dit le père, dans cette banlieue souvent brocardée et montrée du doigt. Il n'élude pas les tensions entre les personnages mais il met aussi beaucoup de tendresse et d'amour dans leurs relations. L'amour s'exprime notamment dans un moment douloureux, lors de la mort soudaine du père. Sa femme et ses enfants le lavent selon le rite musulman, une dernière scène du spectacle qui résume à elle seule la dignité de ce spectacle.